

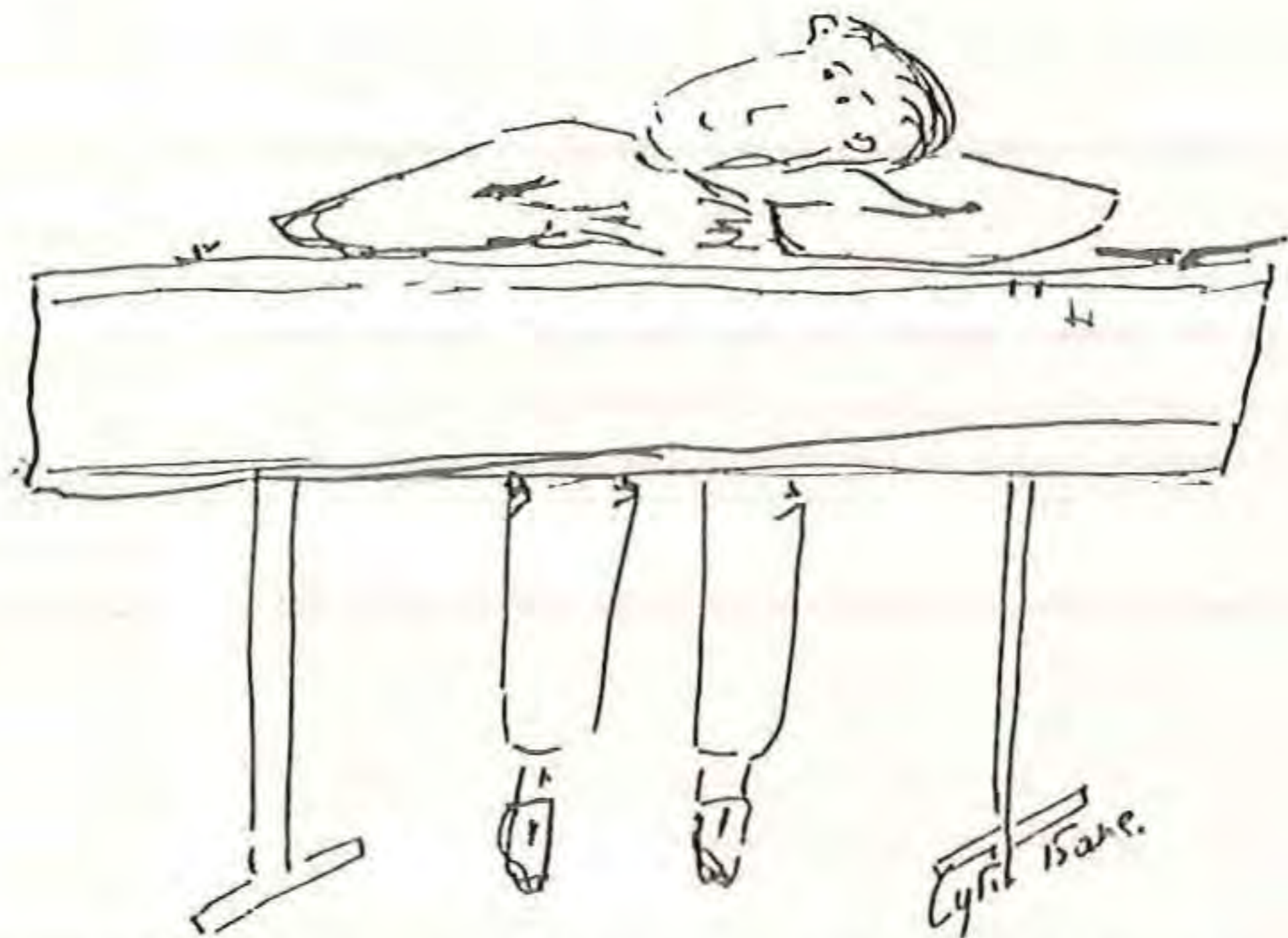
COLLEGE

Quand prendrons-nous conscience du fait que la réussite scolaire est proportionnelle au degré d'implication de l'élève dans sa propre formation ?

1. LE PASSAGE (LE PAS SAGE ?)

Elève moyen, c'est sans grande émotion que je parvins à gravir un à un les échelons de ma scolarité sans remous. Les années se succédaient, semblables les unes aux autres. Seule changeait la physionomie de l'adulte qui nous faisait face. Les classes, à la teinte des murs près, étaient identiques: quatre rangées de bancs, un tableau kaki, une estrade et le bureau du maître, cerné de cartes de France et de foies alcoolisés...

Il me fallut atteindre l'âge de dix ans pour vivre mon premier choc scolaire. En effet, à l'issue de mon Cours moyen deuxième année, on me refusa l'accès en 6^e de type classique comme j'en avais émis le souhait sur ma fiche de vœux. Auparavant, n'ayant jamais fait l'objet de doublement ou autre sanction irrémédiable (ou presque !) fomentée par l'Education nationale à l'égard des élèves récalcitrants, c'est avec une confiance sans borne que je remettais mon destin entre les mains de mes maîtres. De toute façon, je n'avais pas le choix. Bien sûr, l'existence des classes de perfectionnement ne m'était pas étrangère, mais je pressentais que ma normalité me protégeait de ces lieux de perdition et ceci, malgré les menaces de mes enseignants et de mes parents réunis. Et puis, c'est bien connu, tant qu'on ne touche pas les choses du doigt on n'y croit pas vraiment, c'est comme l'enfer... Pour moi, c'était clair, «les élèves de perf» étaient bel et bien des pestiférés incurables — j'en eus d'ailleurs la confirmation ultérieurement car aucun ne parvint à réintégrer le cursus normal au C.E.S. C'est donc lors du passage en 6^e que je découvris que «ça» n'arrivait pas qu'aux autres. Je subis mon orientation en type moderne comme une punition, un échec; j'en éprouvais beaucoup de honte car, pour la première fois depuis le début de ma scolarité, je me démarquais vraiment de mon grand frère, ce génie qui passa sa scolarité primaire à tirer la bourre à son ami Colas pour l'obtention de la première place; le reste l'indifférait. En revanche, moi qui avais peiné pour me maintenir dans les normes, j'étais bafoué, victime de la lutte ancestrale qui opposait les classiques aux modernes; j'étais donné en pâture aux modernes qui, depuis bien longtemps avaient perdu leur grec et leur latin. C'est étrange cette nomenclature qui attribue la réussite au classique et la médiocrité au moderne, comme si ces appellations traduisaient le conservatisme de l'Education



nationale. Quoiqu'il en soit, je n'avais rien à dire sinon me soumettre à cette loi. Issu d'un milieu modeste, il ne me serait jamais venu à l'esprit de contester une telle décision, d'autant qu'elle émanait de «savants» instituteurs et professeurs et que la modestie des moyens économiques déteint trop souvent sur les «autres» moyens: les rapports sociaux et les capacités revendicatives. Se mêlait donc en moi, au sentiment d'injustice, une très forte culpabilité.

C'est consternant. cette loterie du passage en 6^e: on demande aux familles d'émettre des vœux quant au type de scolarité choisi pour leurs enfants et, en fonction de ces informations et des résultats scolaires, on pratique l'orientation. J'imagine qu'à moins de sadisme ou d'inconscience, tous les parents proposent pour leur progéniture le cycle le plus coté. C'est la meilleure façon d'augmenter leurs chances de réussite — demander toujours plus pour obtenir le minimum — nous sommes rompus à ces pratiques. Imaginez-vous, un seul instant, un père ou une mère réclamant la «S.E.S.» (Section d'Education Spécialisée) pour son enfant ? Allons, ça n'est pas sérieux... Quelle mascarade !

2. LA RENTRÉE

Ni l'orientation en type moderne vécue comme une brimade, ni l'été ne me permirent de mûrir, car telle était ma nouvelle maladie scolaire à l'entrée en 6^e: le manque de maturité; ainsi passais-je du «peut mieux faire» au «mank-de-maturité.» Dans le fond, ils n'avaient pas tellement tort, je reconnais mon état d'affolement le jour de mon entrée au C.E.S. Je passais de la classe de Monsieur Orzini à un monde inconnu, sans repère rituel ou spatial: plus de maître, plus de classe. Je

crois bien qu'il me fallut l'année pour marquer mon territoire. Et pourtant, je parvins au troisième trimestre à faire admettre mon intégration en type I, sans latin; je m'en fichais du moment que je me retrouvais chez les «bons».

Cette année-là, question maturité, je m'étais donné les moyens de progresser. Par l'intermédiaire d'une grande de troisième que je connaissais depuis quelques temps, je m'introduisis dans le groupe de filles le plus exubérant du C.E.S. «fanas» des Rolling-Stones, Jo, Evy, BB2 (de Brigitte Bardot n° 2) Kathy, Marika arboraient des insignes de la paix sur des vêtements colorés pour ne pas dire fluorescents. En ce temps-là, la tenue avait une grande importance et vous situait dans un camp bien défini. Je me souviens même qu'un jour, Jo, qui faisait office de chef de bande et détenait en même temps le titre de reine du village, était venue supplier ma mère de m'acheter des pantalons à pattes d'éléphant; c'était en 1971. J'étais donc devenu la mascotte d'un groupe d'adolescentes qui avaient déjà toutes, en tout cas l'affirmaient-elles, une vie amoureuse parfaitement tourmentée par des mecs déjà lycéens. Au cours de cette année de 6^e, je ne me souviens pas avoir fréquenté d'autre groupe que celui-ci. C'est étrange cette façon qu'a la vie de vous propulser d'un point à un autre sans aucun ménagement. Moi, je passais ainsi de l'enfance à l'adolescence sans transition. J'ai conservé, longtemps après la fréquentation de ce groupe, un goût très vif pour les Rolling Stones. Mais, au-delà de mes goûts musicaux, ce groupe de jeunes filles m'a transmis nombre d'autres valeurs qui sont miennes aujourd'hui encore: une violente détermination pour la non-

violence; la volonté de se rendre maître de son destin; le goût pour la provocation et la revendication; la joie de la convivialité et bien d'autres choses encore qui font l'essentiel de la vie et qui indifférentaient l'institution scolaire quand elle ne les pourchassait pas !

Malgré ces mauvaises fréquentations, ou plutôt grâce à elles, je parvins cette année-là à séduire ma prof de français par ma verve enfantine dont je tartinais péniblement mes rédactions à sujet imposé sur l'automne, la famille, les autres planètes. A moins que ce ne soit moi qui succombai à ces charmes car je me souviens qu'elle arborait un petit air sévère propre à me rappeler celui de ma mère. De toutes façons, il est bien connu que pour les choses du cœur il faut être deux ! Toujours est-il que je parvins en 6^e et en 5^e à me surpasser en français grâce à ce rapport privilégié.

A la fin de mon année de 6^e, la Jojo's troupe, car tel était le nom qu'avaient choisi les filles pour leur groupe, quitta le C.E.S. pour le lycée, ce qui eut pour conséquence son démantèlement. Mon année de 5^e fut sans remous sinon ceux de mes quelques flirts printaniers.

3. LIMASKIS

En 4^e, le ciel me tomba sur la tête. Ce ciel était prof de français, culturiste et haltérophile, donc petit (bas !) et musclé. Il roulait en Triumph décapotable. Sa passion: les filles les mieux formées (physiquement s'entend !). Son souffre douleur: moi. Pourquoi ? Sans doute à cause du concurrent qu'il décevait en moi. Il est vrai que la plupart de ses cours étaient fort ennuyeux et je dus faire appel à mille ruses pour m'en distraire... parfois de façon un peu trop bruyante, lorsque fusait le charmant rire vocal de la belle Isabelle à force de grimaces que je lui lançais à travers la classe. Mais pire que tout, ce qui l'agaçait, c'était la tendresse (un peu trop maternante à mon goût !) que montraient à mon égard les « pin-up » de la classe. En effet, en deuil de la Jojo's troupe, j'avais jeté mon dévolu sur d'autres filles, mûres, plus tôt que les garçons. Nos goûts convergeaient. Nous découvrions ensemble Maxime le Forestier, Graeme Allwright, je jouais de la guitare, nous les chantions.

Limaskis avait pourtant fait un effort pour me rencontrer: il m'avait invité à venir jouer de la guitare en cours de français — quelle innovation ! — il m'avait laissé jouer Graeme Allwright et il m'avait invité à jouer Brel ultérieurement. De mon côté aussi, je m'étais efforcé de lui plaire en achetant un disque de Jacques Brel (nous n'en avions pas à la maison) et j'avais appris « Le plat pays » à l'oreille. Malheureusement, la pochette ne contenait pas les paroles et l'à-peu-près que je tirais des transcriptions du disque donnait ceci: « Avec un ciel si bas

Qu'un canard s'est pendu... »

Ce canard me fut fatal. Je déçus irrémédiablement mon maître. Et puis, c'était plus fort que lui: il avait un élève de petite taille à portée de main, il fallait qu'il l'écrase... Comme ce pauvre Limaskis avait dû souffrir des moqueries des autres ! Moi, c'était différent, j'avais trouvé des palliatifs pour séduire... mon auditoire. Un jour, il me surpris dans la cour, jouant de la guitare et de l'harmonica à la façon de Bob Dylan, il en fut stupéfait et ne trouva rien d'autre à me dire que « Décidément, je ne vous comprendrai jamais, Monsieur Astier ! » Je crois que lui non plus, il ne se comprenait pas beaucoup.

Le bref succès de mes années de 6^e et 5^e se ternit donc très vite au cours de mon année de 4^e et c'est sans doute à compter de ce moment-là que je renonçai à tirer parti de l'école, préférant investir ailleurs (sénégalais ? !) mon énergie: dans la musique, la contestation et, plus tard, la politique.

En 3^e, on me refusa l'accès à la seconde scientifique (la classe dominante) ainsi qu'à la seconde littéraire, préférant m'orienter vers une seconde d'économie et de gestion (la classe fourre tout). Aussi, je me soumis passivement au choix de mes parents horticulteurs: le lycée agricole. Là, pensai-je, je pourrai m'initier à l'écologie et à l'élevage des chèvres car je lorgnais vers la vie communautaire. C'était à la mode et sécurisant face à l'injustice du monde.

4. BILAN

Si je n'ai retenu de mes années-collège que ces trois facettes, la rencontre avec la Jojo's troupe, les rapports de séduction avec mon premier professeur de français et la concurrence déloyale qui m'opposa à mon second professeur de français, c'est pour montrer à quel point les apprentissages essentiels peuvent se situer hors temps scolaire. De plus, les rares fois où ceux-ci se passèrent dans la classe, ils reposaient sur des fondements précaires pour ne pas dire malsains, se jouant souvent au détriment de la plupart des élèves. Ainsi, sans nier qu'un rapport éducatif s'élabore sur un certain mode de séduction, je regrette que mes relations avec Madame Barrière soient restées bijectives, et n'aient pas suffi à m'ouvrir au monde de la littérature; je n'étais pas meilleur lecteur en sortant de sa classe. En revanche, ces deux années de succès me permirent peut-être par la suite, d'avoir suffisamment confiance en moi pour ne point abdiquer et ne pas renoncer à la poursuite de mes études. Madame Barrière m'avait appris que j'étais capable, c'était énorme ! Toutefois, d'une façon générale, la séduction s'exerce à l'insu des protagonistes et conduit trop souvent à d'injustes jugements: « Tu ne me plais pas, donc tu es mauvais ! »

C'est sans doute ce sentiment d'injustice qui a alimenté en moi longtemps après avoir quitté ce C.E.S., une haine épaisse envers Limaskis. A mon tour, je souhaitais le réduire en bouillie, ce petit prof. Puis, peu à peu, la machine s'est désamorcée et il est possible que le potentiel énergétique de ma haine envers ce professeur se soit muté en énergie de lutte contre l'injustice par exemple. Et c'est bien, ainsi. Mais, au souvenir de la situation qui était la mienne entre les griffes de ce monstre de Limaskis, je mesure la faiblesse des moyens d'un enfant face à un enseignant disposant de pouvoirs exorbitants et notamment ce pouvoir suprême qu'est l'orientation scolaire. Je mesure le tranchant de cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête de tout élève récalcitrant: « Quelle source de culpabilité, d'angoisse, de haine ravalée, que d'injustice ! »

Je sais cependant avoir glané mes rudiments d'anglais, d'algèbre et de géométrie durant les cours et non au sein de la Jojo's troupe.

Mais il est tout aussi certain, pour moi, que rien de grand ne m'atteignait lorsque je débitais d'un ton monocorde la leçon d'anglais sagement apprise par cœur la veille et où il était question d'une insipide famille londonienne dont the children John and Betty were collecting leaves during their father was washing his car and their mother cooking a very nice pudding. Il est bien clair que Mike Jagger avec « Let it bleed » ou Bob Dylan avec « Hurry can » me parlaient davantage.

Il en va-t-ainsi de l'enseignement secondaire en France; à de très rares exceptions, lorsqu'un prof ne succombe pas à ses fantasmes passionnels envers ses élèves, il se contente d'un statut de simple répétiteur d'un cours déjà saucissonné par un manuel de langue, de sciences naturelles ou de géographie.

Quand prendra-t-on enfin conscience que « rien de grand ne se fait sans passion ? » (dixit Stendhal). A l'heure actuelle où il est question d'atteindre 80% de réussite au bac, il est temps de saisir que le degré de réussite est proportionnel au niveau d'implication de l'élève dans sa propre formation, et ceci n'exclut, en aucune façon, l'appropriation par la masse des écoliers d'un savoir purement scolaire; bien au contraire, elle en renforce les chances d'assimilation. Par savoir purement scolaire, j'entends ce savoir dont l'école est porteuse: apprentissages de la langue, de l'écrit, acquisitions mathématiques, ainsi que ces savoirs qui restent trop souvent en friche, je veux parler du dessin, de la musique, des travaux manuels, etc... ces matières dites secondaires.

Jean Astier